

LA RENCONTRE
PAR CHRISTILLA PELLÉ-DOUËL

Fabienne Verdier, la femme pinceau

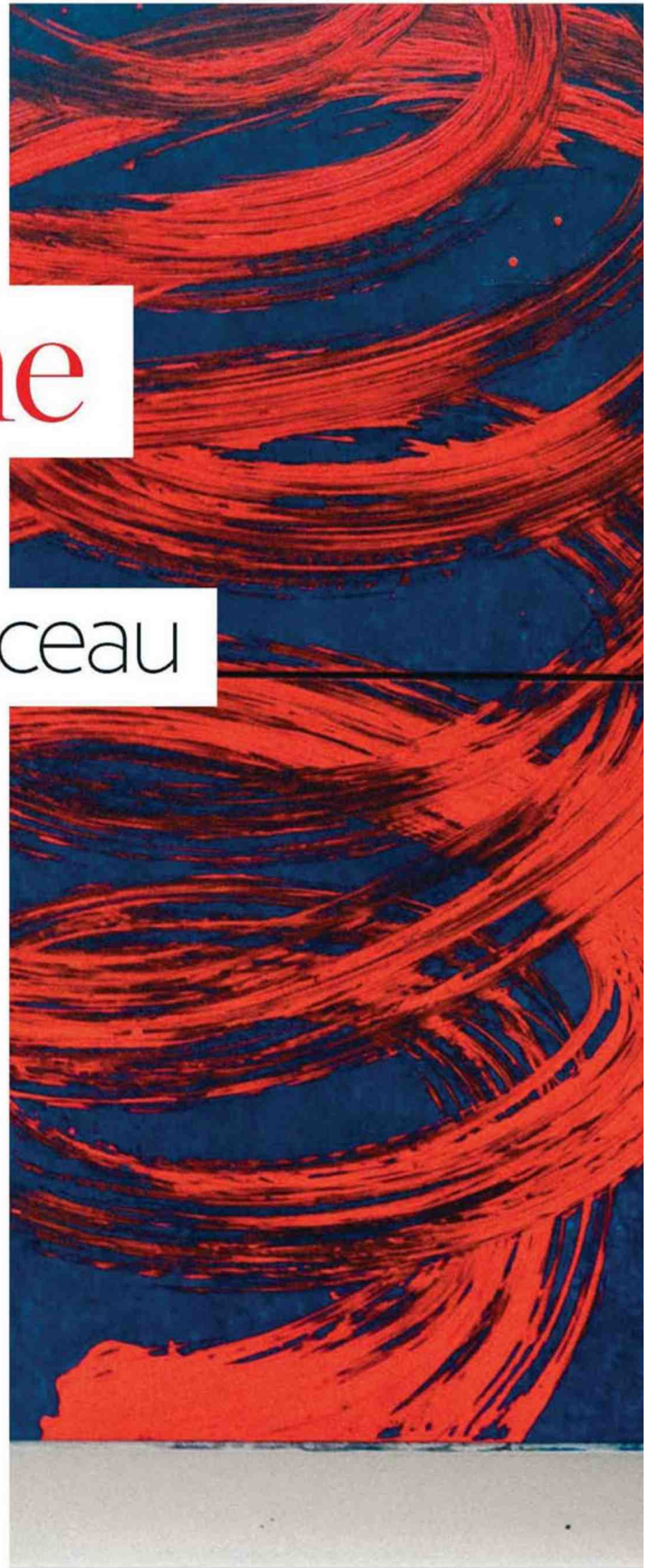


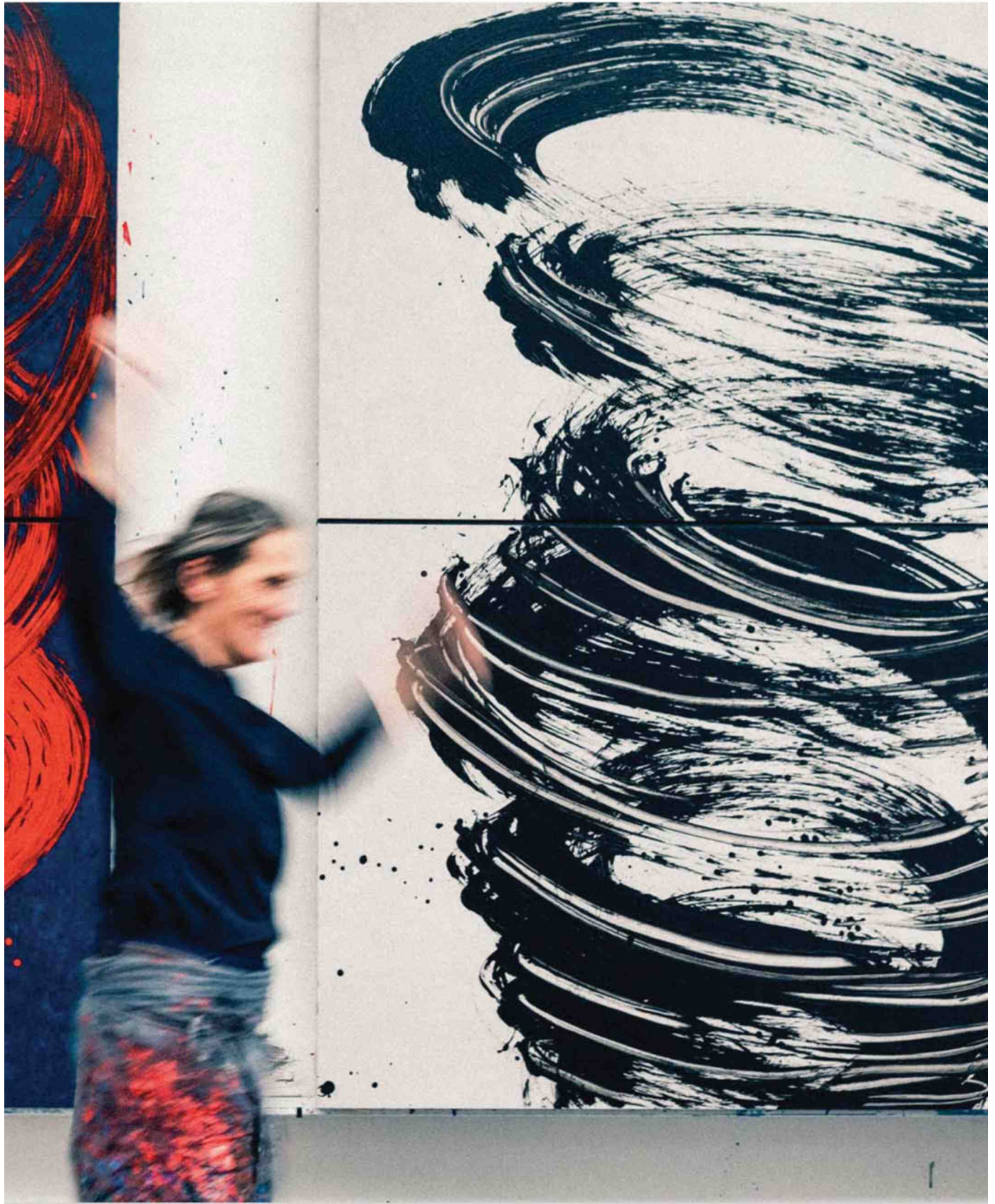
Dans les années 1980, poussée par l'ardente nécessité de peindre, l'artiste passe dix ans en Chine.

Elle y étudie la peinture et la calligraphie auprès des plus grands maîtres. Revenue en France, cette rigoureuse poursuit sa recherche du souffle de vie... dans un trait de pinceau géant.

54 PSYCHOLOGIES MAGAZINE JUIN 2020

BENJAMIN MCHAHON







Cette magnifique femme, longue comme une liane, longue comme sa natte, cette femme au sourire solaire, cette femme est une force, d'une détermination inflexible. Ce n'est pas une décision qui la fait peindre. Elle dit qu'elle n'aurait rien pu faire d'autre. Il lui fallait peindre. À n'importe quel prix. C'est presque un cliché lorsqu'on parle d'un artiste. Mais Fabienne Verdier travaille et vit en dehors de tout cliché. Et cette rudesse du besoin de peindre, cette aspiration qui peut tout emporter avec elle, elle la vit chaque matin lorsqu'elle se lève, lorsqu'elle se rend à l'atelier à 8 heures, lorsqu'elle travaille (« C'est une ascèse »), concentrée, aspirée, arc-boutée sur ses pinceaux géants qu'elle manipule à l'aide de guidons de vélos bricolés avec Ghislain, son mari – il travaille à la gestion, à l'organisation et à la diffusion de l'œuvre de l'artiste. Cette sévérité du besoin de peindre entraîne tout son entourage. « Je suis admirative, reconnaît-elle volontiers, de voir mon mari et mon fils me supporter, ils me soutiennent et sont dans le même bateau. C'est parfois difficile pour eux. Je suis plongée dans cette recherche du mouvement, je le traque partout, dans la moindre brindille, dans une feuille, un coquillage et plus j'avance en âge, plus mon œil repère, analyse. C'est un peu obsessionnel, ça ne cesse jamais. À table, dans le jardin, en promenade... » L'après-midi, l'artiste se retire dans son immense bureau-bibliothèque, rempli d'objets, de livres, de cailloux, de plumes d'oiseaux, de branchages. Elle lit. De tout. Elle découpe des revues, écrit, fait des essais, des croquis, des collages dans de sublimes carnets de travail qu'elle

“Je suis plongée dans cette recherche du mouvement. C'est un peu obsessionnel, ça ne cesse jamais” Fabienne Verdier

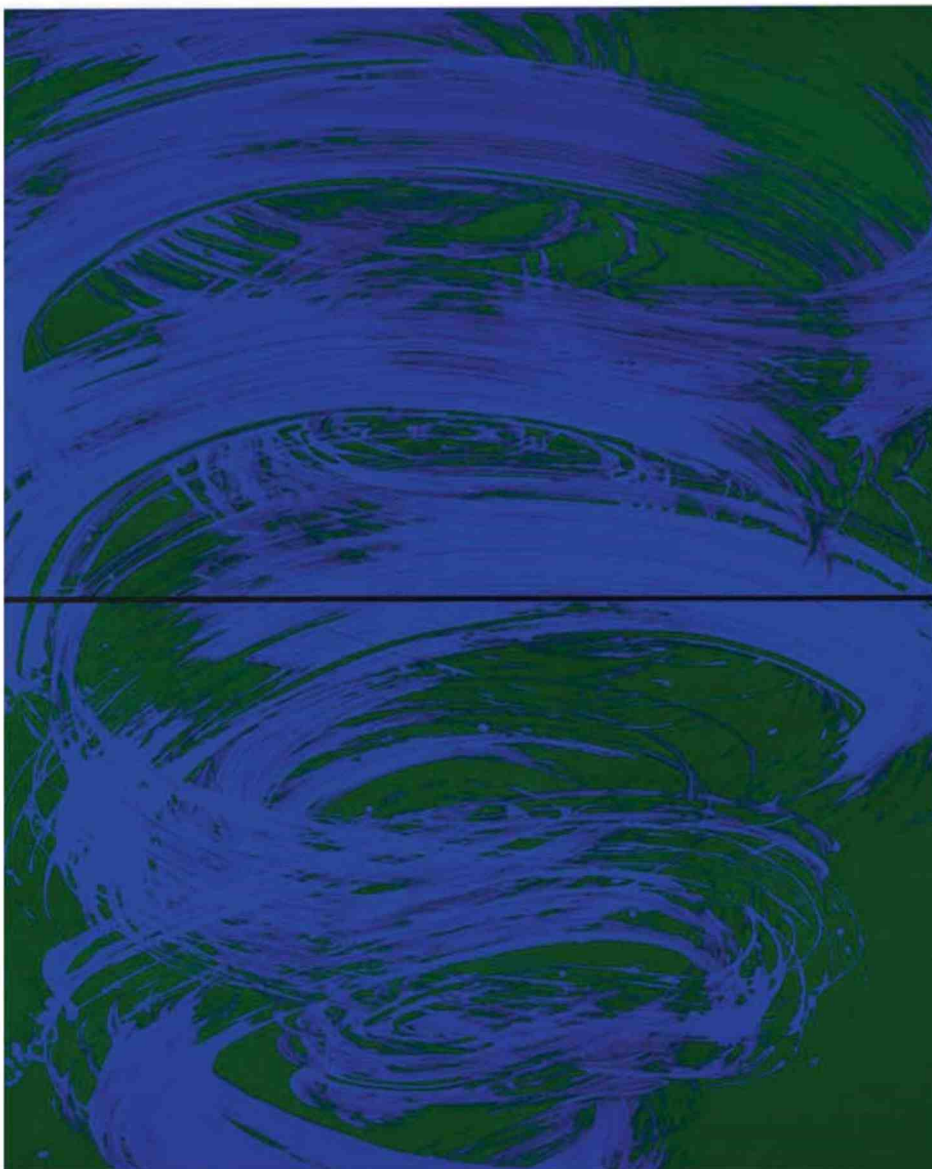
emporte partout avec elle... C'est dans ce laboratoire que se mijote ce qui se créera plus tard, à côté dans l'atelier. Là où, avant de se lancer comme une trapéziste accrochée à son pinceau géant, elle répétera, danseuse silencieuse, toute la gestuelle nécessaire pour parvenir au trait de peinture ou d'encre voulu, pensé, élaboré. Un vrai travail d'ouvrier. Physique.

D'ailleurs, lorsque Fabienne Verdier peint ses immenses toiles posées au sol, elle enfiler une combinaison en ciré jaune, celle des pêcheurs de morue norvégiens, et pose sur sa tête une casquette couverte de taches. Sa peinture et sa vie sont indissociables. Il suffit de regarder le jardin, la maison, liée à l'atelier par un passage couvert au plancher de bois lisse et sombre sur lequel il doit être doux de marcher pieds nus, avec ses bancs de méditation, pour comprendre que le cœur battant de cette citadelle quasi monastique se niche entre les hauts murs de l'immense espace de travail (pensé, conçu, bâti pour la peinture) et le percevoir.

“J'ai le rêve de partager ma passion avec le monde”

« Enfant, très vite, le dessin, la peinture se sont imposés comme des nécessités intérieures. » À 6 ans, confrontée à la séparation de ses parents, elle trouve un havre sur le parvis du musée d'Art moderne de la ville de Paris, à deux pas de chez elle. « Il y avait là un univers où il était possible d'exister, je l'ai senti très fort et très profondément. » Elle se réfugie sur cette grande terrasse qui domine la Seine, parsemée de statues, de mobiles de Calder, et sur laquelle s'ouvrent les grandes baies du musée. Par les trouées, elle aperçoit des toiles des Delaunay, Sonia et Robert, de Matisse, d'Yves Klein. « Toute petite, c'était une bouée de sauvetage. » Elle peint, dessine, découpe, colle, regarde, cherche... Adolescente, elle ne se passionne pas pour les groupes de rock, mais punaise au-dessus de son lit une phrase de Kandinsky : « L'artiste doit être aveugle vis-à-vis de la forme “reconnue” ou “non reconnue”, sourd aux enseignements et aux désirs de son temps. Son œil doit être dirigé vers sa vie intérieure et son oreille tendue vers la voix de la nécessité intérieure. »

Un programme qu'elle va suivre à la lettre... À 16 ans, c'est la première grande rupture : elle annonce à sa famille qu'elle veut se consacrer à la



Ti ricorda il primo amor
(« Rappelle-toi notre premier amour »), 2020.
Série « Vortex ».
Acrylique et technique mixte sur toile,
212 x 137 cm.

peinture. « J'ai toujours eu le rêve de partager ma passion avec le monde. » Elle quitte la région parisienne et rejoint son père, peintre occasionnel, parti vivre la grande utopie des années post-68 dans la campagne toulousaine. L'expérience est dure, âpre, ascétique. Pour son apprentissage, il enferme la jeune fille dans un hangar, en compagnie de pots et d'objets ramassés dans des décharges publiques, avec papier, crayons et pincesaux. « Il était sûr que je ne tiendrais pas. » Erreur ! Sa détermination est de fer. Elle cherche, essaie, des heures durant. « Je voulais capter la vibration de la lumière, l'intériorité des objets. »

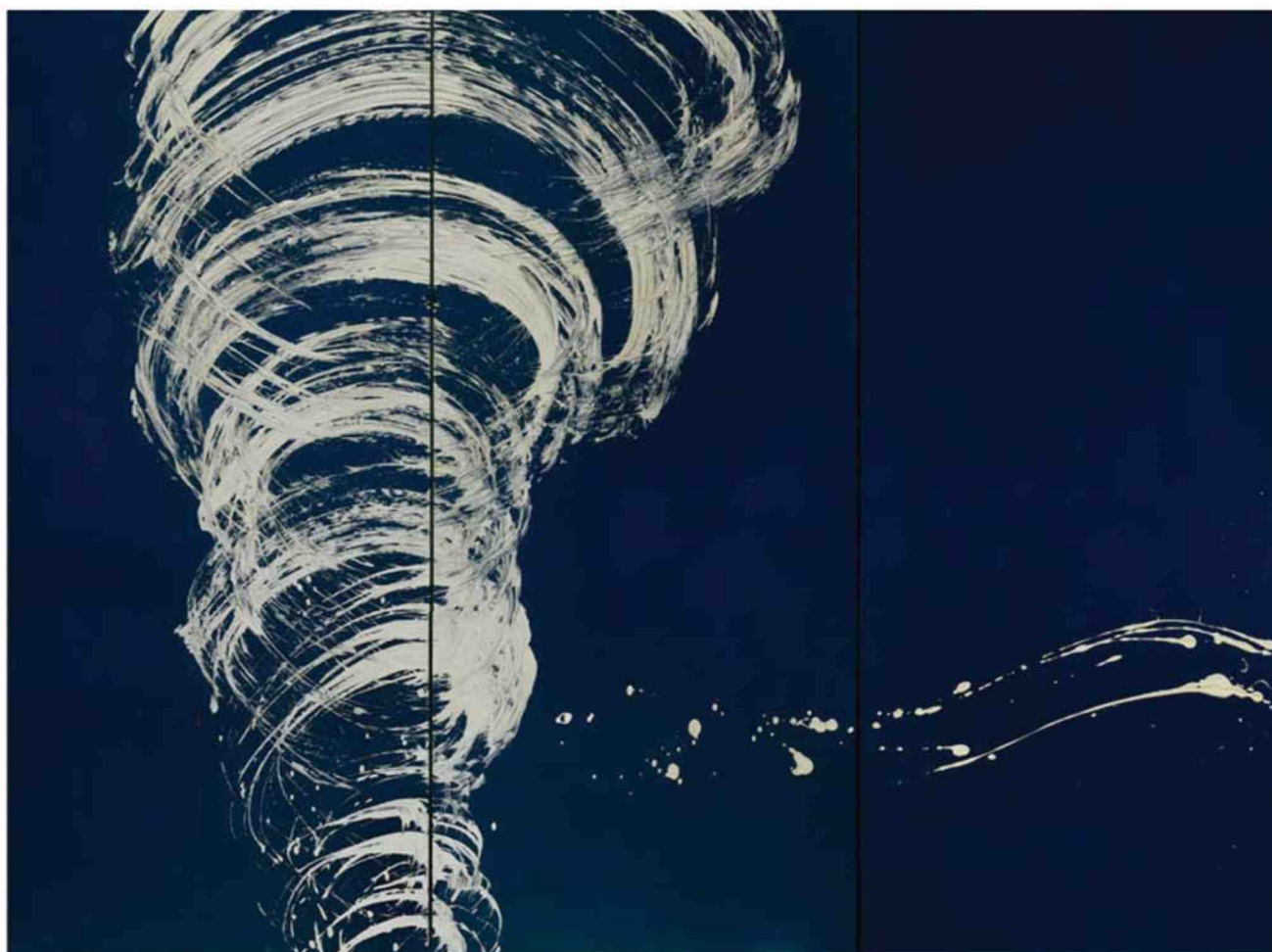
“Une force tellurique me poussait à partir”

« Dans le fond, explique-t-elle, la peinture est une attitude contemplative : on se place dans le sujet, on se fond en lui. » Cette vision-là ne la quittera plus. Fabienne Verdier rejoint, sans le savoir encore, la posture des grands maîtres de la peinture chinoise. En attendant, elle participe aux travaux de la vigne, et vit en symbiose avec la nature. « Cette expérience m'a enseigné deux choses : la patience et la modestie. » Qualités auxquelles on pourrait ajouter la ténacité, l'endurance et le courage. Car les années suivantes seront d'une telle difficulté

que l'on peut se demander, en lisant son livre, comment cette très jeune femme, si mince, qui semblait si fragile, a pu survivre à cette vie de privations et de dureté... La voilà d'abord aux Beaux-Arts de Toulouse. L'enseignement la déçoit (le mot est faible). « Je refusais la représentation du réel que l'on nous enseignait. Je ressentais que l'essence du vivant

est ce qui nous habite. Je cherchais le trait qui saisit la vie. » Inévitablement, elle découvre la peinture orientale et la calligraphie. À 20 ans, sans un sou, elle décroche une bourse et s'envole pour la Chine, encore bien fermée aux Occidentaux. « Une force tellurique me poussait à partir, m'envoler », écrit-elle. Elle ajoute : « Ce qui m'a entraînée vers l'Orient, c'est le vol d'un oiseau. »

Avant d'atteindre Chongqing, dans le Sichuan, où aucun Occidental n'avait mis le pied depuis 1949, la jeune Fabienne traverse un premier traumatisme : en escale à Karachi, elle est victime d'abus sexuel, ce qui la marquera à jamais. >>>



La Reine de la nuit, 2020. Série « Vortex ». Acrylique et technique mixte sur toile, 183 x 406 cm.

>> **“Je ne sais pas ce qui m’a fait tenir”**

« J’ai traversé “cette chose” toute seule, n’osant pas en parler. » Elle n’a que 20 ans... Traumatisée, souffrante, elle rejoint tout de même son école d’art. Mais qu’est-ce qui l’anime à ce point ? « Je ne sais pas ce qui m’a fait tenir », constate-t-elle aujourd’hui. L’écrivaine Catherine Cusset pourrait peut-être répondre, comme elle l’écrivait à propos de Hockney dans sa *Vie de David Hockney* (Gallimard) : ce qui fait tenir Fabienne Verdier, c’est ce qui brûle tous les créateurs, « la capacité à percevoir de l’ordre dans le chaos du monde [...]. La place de l’homme dans l’espace, le sentiment qu’il n’était qu’une petite partie du grand tout. L’artiste était le prêtre de l’univers ». Un regard

unique, une recreation du monde, un feu intérieur qu’il faut se dépêcher de transmettre aux tableaux, aux sculptures, aux dessins, faute de quoi c’est l’homme ou la femme qui se consumeront. Sont-ils des médiums, des intermédiaires, nous restituant ce que nous ne pouvons voir ? C’est en tout cas ce qui vient à l’esprit en la regardant, pieds ancrés dans le sol, tête haut dans le ciel.

Obscurément, c’est ce que la toute jeune Fabienne va chercher en Chine, c’est ce qu’elle trouvera auprès des vieux maîtres en peinture et en calligraphie – dont le principal, Maître Huang – rejetés, bannis par la société communiste, et qu’elle dénicherait, à force de volonté, obtenant leur accord pour un enseignement qu’ils ne donnaient plus. La vie fait par-

fois des détours étranges : c’est une petite Française qui fait connaître au monde l’extraordinaire vision et l’immense beauté de leur art, grâce à son livre, *Passagère du silence* (« À lire », p. 59). « Je l’ai écrit après la mort de Maître Lo Yan Shao, dont la femme, par peur de la répression, avait brûlé toute l’œuvre. Je voulais qu’on sache qui ils étaient. »

Un art comme un trait, un art qui vient de l’intérieur et ne peut jaillir que par l’observation et la justesse du geste, dans la voie taoïste, c’est-à-dire dans une certaine harmonie avec l’univers. Pendant dix années, Fabienne travaille jusqu’à l’épuisement, dans la pauvreté, le froid, la saleté, les obstacles, la dureté de l’administration, le harcèlement parfois. Mais aussi grâce aux rencontres, au



“Quand j’y arrive, je ressens de la jubilation, la joie du partage d’avoir su saisir cet échange avec la nature” Fabienne Verdier

courage de certains de ses professeurs, de ses camarades, à l’accueil de la population. « Une vie de pratique, explique-t-elle, pour parvenir à la liberté intérieure. » Une ascèse, quasi religieuse. Là, l’élève se nourrit et se forge. « Il faut essayer de pénétrer l’ordre secret des choses et prendre modèle sur la nature du Ciel », lui dit Maître Huang, son professeur en calligraphie, au cours d’une de leurs longues conversations. « C’est un modèle de grandeur, de vide et un générateur d’absolu. Ce n’est qu’en suivant la voie que l’on peut s’approcher de l’Être. »

“Je cherche ce qui crée le monde sensible”

Le retour en France est douloureux. Fabienne Verdier tombe très gravement malade, empoisonnée par de la viande avariée. Elle manque de mourir. Épuisée, elle tombe dans la dépression. « Je me serais laissée mourir si je n’avais repris mes pinceaux. » C’est Ghislain, son futur mari, qui la soigne, l’encourage à peindre, la soutient. En Île-de-France, ils trouvent leur refuge qui, peu à peu, s’agrandira et dont le jardin adopte l’esthétique asiatique. La naissance de leur fils Martin (réalisateur qui travaille aujourd’hui avec ses parents) « m’a sauvée », dit-elle. Le temps de la peinture, des grands formats, est venu. La recherche du « souffle », « ce qui crée le monde sensible », s’intensifie dans un va-et-vient permanent

entre l’observation de la nature (un oiseau, une plume, une branche, un arbre, une vague, un banc de sable, un sentier...) et sa transcription. Peu à peu, Fabienne Verdier transmue la calligraphie en peinture abstraite et déploie la couleur. Aujourd’hui, elle travaille sur des fonds pour lesquels elle invente des techniques de glacis à l’eau afin de parvenir à la vibration, à la légèreté et à la force des coloris, comme ces rouges profonds dignes des peintres flamands (qu’elle vénère), ces verts émeraude de bijoux, ces jaunes solaires. Sur ces fonds, elle lance une « idée » de branche, la trace d’un éclair, le clapotis de la mer ou ce qu’il en reste après le passage de la vague. Ou, plus récemment, la résonance intérieure qui surgit d’un groupe de mots, dans des « formes sensibles du langage¹ », et la transcription du rythme musical, en un seul trait de son pinceau géant, accroché à un rail, adaptation de « l’unique trait de pinceau » taoïste.

Elle sort épuisée de cette danse. « Depuis quarante ans, je me suis forgé une idée de la réduction de la forme réelle jusqu’à l’abstraction. C’est tellement difficile ! Parfois, je n’y arrive pas. Ce n’est pas incarné. Ce n’est pas vrai. Je pense à la phrase de Paul Klee : “L’art ne représente pas le visible. Il rend visible.” » Lorsqu’elle n’y parvient pas, elle brûle ses toiles, dans un bac creusé dans la terre. « Je mets le feu, le soir. Cela me purifie, les

flammes montent dans le ciel. C’est un acte qui rejoint la contemplation. » Quand elle y parvient, « c’est la jubilation, la joie du partage d’avoir su saisir cette chose-là, cet échange avec la nature, comme par magie, les énergies et les forces à l’œuvre qui circulent ». Il y a en Fabienne Verdier quelque chose de Bernard Palissy, quelque chose de Thérèse d’Avila. Un absolu. « La beauté est pour moi assimilable à la joie d’exister. » ■

1. Fabienne Verdier dans *Polyphonies* (ci-dessous).

À LIRE

Passagère du silence, dix ans d’initiation en Chine de Fabienne Verdier.

Ce livre, paru en 2003, est le récit fascinant des débuts de Fabienne Verdier et de son long séjour en Chine, de 1983 à 1992. Aussi magnifique qu’indispensable pour entrer dans le monde de l’artiste (Albin Michel).

Entre ciel et terre

de Fabienne Verdier.

Ce grand et beau livre de 2007 permet déjà de comprendre la démarche artistique de Fabienne Verdier, à travers son propre texte, celui de Charles Juliet, et les photos de Dolorès Marat et Naoya Hatakeyama (Albin Michel).

Polyphonies d’Alain Rey et Fabienne Verdier.

Beau livre publié en 2017, à l’occasion du travail réalisé avec Alain Rey pour l’édition du cinquantenaire du *Petit Robert* (Albin Michel-Le Robert).

Fabienne Verdier, sur les terres de Cézanne

sous la direction d’Alexandre Vanautgaerden. Catalogue de l’exposition rétrospective en 2019 au musée Granet à Aix-en-Provence (Éditions 5 continents).